

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ce désir toujours Un abécédaire (extraits)

Denise Desautels

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (2005). Ce désir toujours : un abécédaire (extraits). *Liberté*, 47(1), 5–13.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ce désir toujours

Un abécédaire (extraits)

Denise Desautels

Cette blessure d'où nous venons tous...

PAUL CHAMBERLAND

*Il est légitime de vouloir cultiver son jardin, mais où
celui-ci s'arrête-t-il ? Où passe la ligne entre l'ici et
l'ailleurs, le proche et le lointain ?*

ALAIN FINKIELKRAUT

*Mais le mélange, c'est ainsi que va le monde.
Le monde nous traverse — les aliments, les livres,
les images, les gens.*

SIRI HUSTVEDT

Chat

« Les chats ». Ce poème de Baudelaire est longtemps resté clos sous mes yeux, ne m'a pas concernée, m'a même ennuyée. Longtemps ni le mot ni la réalité *chat* n'ont eu d'existence pour moi. Tout passait inaperçu pour l'enfant et la femme, indisponibles au réel, que j'ai été : la première devant laquelle le mot *pensée* a longtemps refusé de s'ouvrir ; la seconde, qui a poussé en elle, occupée pendant des siècles à démêler ses nœuds intimes, à se découdre avec minutie, afin d'arriver un jour au fil originel.

Ici, la petite fille aurait opté pour *caresse* ou *chuchotement* et inversement la grande, jusqu'à tout récemment engoncée dans le noir de ses vêtements, pour *cri*, *colère* ou *cimetière*. Seul comptait ce qui, goutte à goutte ou à torrents, pour l'une comme pour l'autre, s'amassait en elles, parmi leurs os et leurs réminiscences. Ce magma d'affects, chagrins et plaisirs aspirés au quotidien par leurs pores avides. Trop minuscules, ces orifices, pour les animaux, les végétaux

et les innombrables matières concrètes ; trop fascinés, par l'anonymat des petits riens, grains de paroles ou de gestes quasi irréels qui, une fois absorbés, venaient mettre un peu de piquant à l'intérieur, y semer le chaos. *C'est bon, Ça fait du bien* ou *Ça fait mal*, peu importait la conséquence puisque, de toute manière, ça se passait au ras du corps, même à l'intérieur, ça ne se pensait pas, ça n'exigeait pas encore d'analyse, ça paraissait flou, diffus, confortable jusque dans la véhémence de l'élancement et, malgré l'inventaire de ses éventuelles métamorphoses, ça portait le nom délicat d'*émotion*.

Puis le jour est venu où *colère, cri et cimetière* se sont déchaînés, où l'élancement n'a plus été que fureur. Pour l'enfant et la femme, qui avait poussé en elle, n'a subsisté alors qu'une unique conséquence : *Ça fait mal*. À partir de là, j'ai relu les livres entassés sur les rayons des bibliothèques, qui encombrant les pièces de la maison. Je me suis mise en situation d'entendre des voix nombreuses — la mienne comprise —, qui auraient des chances de percer ce *Ça fait mal* excité par les colères, les cris, les cimetières ; de trouver leur chemin dans la confusion de mes os et de mes réminiscences ; de relier corps et pensée, et de mettre enfin à jour le complot qui m'avait jusque-là tenue à distance de ma première blessure.

Puis le jour est venu où un petit chat gris fer est passé par là, comme on passe, comme passent les chats de gouttières, ces vagabonds des ruelles, que l'on reconnaît à cette fierté insolente et douloureuse, qui se tient droit au fond de leurs rétines. Rien ne les attache nulle part. Ont trop voyagé, vu trop de choses, accumulé trop de souvenirs. Le petit gris fer n'avait pas cette mémoire, passé, aurait-on dit, avec l'intention manifeste de s'arrêter quelque part, d'y élire domicile, d'y faire sa loi. Contre toute attente, il m'a choisie, moi, cette femme indisponible au réel et son jardin en broussaille qui longe la ruelle, et mes yeux distraits ont rencontré les siens — des aimants —, s'y sont plongés, n'en sont pas revenus. D'un seul coup, le monde et son ample réalité dépliée pour moi au fond de deux rétines illuminées.

Juste pour moi, sur-le-champ ravie par les qualités rayonnantes de la matière, vibrations d'images et de sensations inouïes, qui à la longue ont fait leur nid au centre de mon corps, dans la violence restante que l'écriture n'avait pas encore domestiquée. Ont fait leur nid, certes, mais tout en continuant d'aller et venir, jouant de leur force, traversant librement, sans façon, la frontière de mon corps, à l'aise dedans comme dehors, frémissements sur ma peau, attirant par moments mes yeux sur la silhouette féline qui trotte, affairée, d'une pièce à l'autre, les attirant sur la tache mauve de l'orchidée ou le vert doux du thé aux agrumes, suivant de près mon pas, son accélération dans l'aube légère, grimpant de mes chevilles vers ma nuque aérienne, rosissant mes joues, parmi les animaux et les végétaux divers qui peuplent dorénavant le parc Lafontaine.

Une seule boule gris fer, et vlan, cette femme, indisponible au réel, en voit enfin la figure, autre chose qu'un contour, en prend la juste mesure, l'éprouve, ce réel, plaisir authentique, indispensable — fragile, insignifiant devant la barbarie, il faut en convenir, et cependant irremplaçable.

Depuis je n'écris plus de la même manière. Mon corps continue de flotter entre rage et apaisement, pendant que l'épaule et le bras, de leur côté, tentent de réduire l'écart entre pensée et émotion, combinent idée, mémoire, raison et vertige, se compromettent. Quant à la main gauche, elle va vers les vocables, avec l'intention de les tâter jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent, et le bout des doigts, habitué à s'oublier sur un dos gris fer, s'attarde sur chaque nouvel agencement de voyelles et de consonnes, qu'il soit éclat ou noirceur.

Je veux écrire comme on voyage. M'égarer dans les cercles excessifs du paysage, d'où montent des images et des sensations plus toniques les unes que les autres, qui auront à la longue, on ne sait jamais, le pouvoir de rompre ma colère.

J'écris, avec l'intention cette fois de ne pas m'en sortir indemne. Au risque de me cogner à répétition contre l'obsédant *Ça fait mal*.

Détachement

Une confiance

depuis ta mort, et malgré ce qui précède, je ne réussis pas à demeurer en violence, m'oublie, ne réponds plus, absente sans effort, anesthésiée, attirée par une sorte de vacance définitive ; deviens lac, ou étang, ou mare, un dimanche, une fin d'après-midi de juillet, avant le crépuscule et l'engourdissement de la nuit, dans cette lumière impitoyable qui s'acharne

voilà, c'est fait, ton épuisement de fond et ton impatience m'ont rattrapée ; en finir, c'est ce que tu voulais, c'est ce que tu disais que tu voulais, le réclamant même à hauts cris : « que ça finisse ! » c'est ce que tu revendiquais, bien sûr, mais jamais d'une manière irrévocable, vœu de surface, défectueux, lamentation répétée à l'excès, usée mais jouissive parce que litanie, des sons que tu aimais entendre geindre dans le tunnel de ta gorge, irradier un peu partout à l'intérieur, avant qu'ils se propagent hors de toi et m'éclaboussent : « que ça finisse ! » car ton plaisir, ta délectation, c'était précisément qu'ils se séparent de toi, que tu les vois se détacher, partir en flèche, arriver droit devant moi, m'atteindre, puis m'encercler, puis m'asphyxier, puis recommencer, ces sons et leur interminable écho en isse...

je vieillis, tu m'auras appris à vieillir vite, à vieillir mal, brouillonne, hors de moi

ma violence se détraque, alors il n'y a plus ni rage, ni désordre, ni soif, ni dépaysement ; qu'un considérable silence, que de l'ici et du maintenant muet, qu'une indolente et vide tranquillité, d'un bout à l'autre de mon corps ; penser, compatir, imaginer, expérimenter, toute la vie devient difficile, comme si j'avais atteint par ta faute le fond de mon exaspération, comme si l'après toi m'avait petit à petit dépossédée de moi-même, et du monde, et de cette sauvagerie dont je me servais, par intervalles, telle une arme, ce qui t'effrayait

tant, rappelle-toi, mais me gardait vivante, loin du repos, au plus près de l'intrépidité de ma colère

ta mort te ressemble, ta mort se poursuit, jour après jour, utilise tous les moyens, remue ciel et terre, pourrait se faire curare et brûler mes veines pour arriver à ses fins, me chasser de l'enfance ; car tu n'es plus là, physiquement là, avec tes bras, et leurs étreintes, et leurs subtils étranglements, pour veiller sur moi, me rappeler à l'ordre, couper les ponts, ériger des murs et organiser, sans t'en apercevoir, ma rébellion ; de mon côté, j'ai longtemps combattu, avec le cri et l'écriture du cri, sans m'apercevoir que je luttais contre la force de tes bras, et le poids de ton regard, et l'autorité rugueuse ou moite, selon les jours, selon les nuits, de ta voix ; je vieillis, je m'assagis ; je prends ta place dans l'univers, dérisoire, qui s'est exagérément rétrécie avec les ans comme ton corps, cette place étouffante encore mais dorénavant inoccupée dans laquelle tu avais très tôt stocké tant de rêves, tant d'orgueil aussi ; à ta manière, par moments, j'entrepouse, je renonce, je fraude, en ce qui concerne sa propre vie, on apprend vite à baisser les bras

restent ces autres jours, quelques-uns en tout cas, où la petite fille colérique revient en force, où ça se soulève en elle, cette double souffrance : la tienne — seule, cette fois, dépouillée de l'offensive de tes bras, de ton regard et de ta voix — et l'autre, la grande, l'universelle, forcément dangereuse, plus costaute que la tienne ; alors je m'attaque à ce détachement que je n'ai pas choisi, que tu m'as légué, dirait-on, comme un vêtement mortifère, et alors je m'oblige à les retenir, à les ruminer, à les exciter, ces souffrances, volontaire devant elles, aux prises avec ce double besoin — lumière et consolation —, venu tout droit de l'enfance, cherchant cette fois à retrouver le vocabulaire de la violence, exacerbé, qui tient en éveil, qui d'habitude ne fuit pas le péril mais qui, répondant sans doute à ton espoir, s'est esquivé, récalcitrant depuis ta mort

ma seule distraction, ta mort ; l'écrire, parler de toi, à ta manière, marmonner, faire la liste de tes glorieuses agonies, raconter de long en large ta fascination pour la fatalité, pour les événements de près ou de loin liés à quelque catastrophe, faits et gestes qui s'ajustaient avec tant d'aisance à ton désir, qu'on aurait pu croire qu'ils avaient été inventés pour lui, se tenant, là, debout, aux aguets, dans l'attente de cette langue du malheur, élaborée par tes soins, qui à son tour s'en saisissait, les façonnait, leur donnait des allures de conversations nécrophiles que par la suite l'écho ressassait, ressassait

Histoire

Irréconciliables, la petite et la grande, la première forcément recouverte par le fracas de la seconde, l'internationale, la déchaînée, la délirante. Et, parce qu'aisément adaptable, à la fois souple et contemporaine — la télégénique.

Tu ne fais pas le poids, mon papillon. Petite, trop petite, impossible à trouver dans ce fleuve gros. C'est dans Tombeau de Lou, juste après coupable, oui, coupable (aveu toujours d'actualité, six ans plus tard) de rapetisser l'humanité souffrante à ta seule fin, ma tête trouée par ta seule fin. Car il semble qu'on ne doive pas pousser les hauts cris devant le cas isolé, l'unique cadavre. *Il semble.* Sorte de bruit qui court et me poursuit depuis l'enfance. *Il semble.* À qui? Quoi? Par rapport à quoi, à qui? Les mouvements de masse font dériver les continents. J'ai cinq ans. La dépouille de mon père — première station d'un chemin de la Croix familial — déposée sur une toile de fond beaucoup trop lisse. Insignifiante, cette mort, une affaire privée. *Il semble,* et j'en conviens. Réticente à l'élever au rang de catastrophe. Ni sang versé, ni famines, ni bombes, ni barbelés. Les tragédies à répétition de l'histoire majuscule ont fui. J'ai cinq ans. Se passent trop loin de chez nous, glissent sur les plumes du canard. Mais reviendront, sournoises, sous la rubrique *Affaires étrangères*. Réapparaîtront de plus en plus souvent sur de la pellicule cinématographique, en noir et blanc, puis couleur. Je vieillis.

Déchirée entre la petite et la grande.

Mon histoire intime, avec ses bruits domestiques et dérisoires. Voyez, ça vient toujours de la même mémoire, ça occupe le cœur, le crâne, les mots, et pourtant, c'est presque rien, voyez, juste une généalogie sans envergure, passée à côté ou sortie indemne, les mains blanches, de toutes les monstruosité du siècle dernier. Presque rien. Dans *Ce fauve, le Bonheur*, une dizaine de cadavres environ, un peu plus peut-être, mais même avec un peu plus on

est loin du compte. On a eu beau les empiler autour de la petite fille que j'ai été, comme si on était pressé d'en finir, on n'a pas réussi à simuler l'horreur sans faille, radicale, de la grande histoire. Leur mort a été propre, comme on dit, et tout le monde a été chouchouté jusqu'à la fin, enlacé, lavé, embaumé, inhumé, chacun son tour, chacun unique, irremplaçable. Sauf l'amie de ma mère — une exception — qui a fermé les fenêtres et ouvert le gaz, avant de s'étendre à côté de son enfant endormie, qui portait le même prénom que moi. Mais ici, à l'intérieur de la famille, on est dans l'étroit et le sentimental, mes morts n'ont pas de poids ni de prestige politique, inutile de les apprendre par cœur.

Des mots parmi tant d'autres.

Abou Ghraib. Alger. Al-Qaeda. Apartheid. Auschwitz. Bagdad. Boat People. Ceaurescu. CNN. Dachau. Étoile jaune. Étoile rose. Excision. Gaza. Ghetto. Gl. Goulag. Grozny. Guantanamo. Guernica y Luno. Hébron. Hiroshima. Hutus. Inquisition. Intifada. Jihad. Kaboul. Khmers rouges. Kigaly. Kim Phuc. Kolyma. Kosovo. Mao. Mussolini. Najaf. Napalm. Nuremberg. 11 septembre 2001. Pékin. Pinochet. Place Tiananmen, Phnom Penh. Pogrom. Pol Pot. Port-au-Prince. Rafah. Raid « arc-en-ciel ». Ramallah. Sabra et Chatila. Saïgon. Salem. Sarajevo. Shoah. Srebrenica. SS. Talibans. Tikrit. Treblinka. Tutsis. Vichy. Vukovar. Wina / Vilnius.

Les voilà inscrits sur la page. Alors que je n'ai jamais osé. Des mots parmi tant d'autres — presque tous des noms propres — ne se sont jamais retrouvés imprimés dans mes livres. Ne m'appartiennent pas, c'est ce que je me suis répété — chaque fois que ça lancinait ou que ça bourdonnait trop fort dedans ou dehors — pour ne pas céder à la tentation. *Auschwitz*. À l'autre bout du monde et du temps, si éloigné du plateau Mont-Royal de l'après-guerre. Pauvre et inculte. Paisible et douillet. Sans grandeur surtout. *Auschwitz*. Aurais eu l'impression d'être fausse, de me servir de la misère des autres, morts et vivants — qui pourtant ne m'ont jamais lâchée —, de l'usurper pour donner une sorte d'aura à

mes petits cadavres. Dans *Catégoriques : un, deux et trois*, je lis ceci : « Prendre acte de Vienne et des orchestres de Dachau / Prendre acte de Vienne et des orchestres de Dachau Prendre acte de Vienne et des orchestres de Dachau¹ ». Et la répétition joue bien son rôle, et j'en retiens la force et la nécessité. Mais, dans mes textes, je n'ai jamais osé.

Paradoxalement, la citoyenne que je suis la voit, l'éprouve, cette misère, cherche, cherche en secret le moyen d'être moins rétive, fidèle surtout, tant du côté de la vie que de l'écriture, à ses intentions d'archéologue. Fait des essais. En fond de scène, dans la trame de certaines pages, avec la pointe des mots, lier sa petite histoire à la grande, à cette lourde clameur de l'univers qui, étrangement, a de plus en plus tendance à se rapprocher d'elle — par le biais des artistes avec lesquels elle travaille, entre autres ; glisser des bribes de ces souffrances mémorables parmi sa propre voix, ou celle de sa mère, ou celle entendue à la radio, faisant chaque jour le bilan des morts des dernières vingt-quatre heures.

Le saut de l'ange. La voix de sa mère se fondant avec celles des mères irlandaises, debout sur un quai. Sauvée, la citoyenne et l'écrivaine, par les objets précieux — un coffre ou un tombeau venu chercher refuge en Amérique — de Martha Townsend. Comme elle l'avait été par les pierres tombales à la dérive de Peter Krausz, les lits et l'alignement de fusils de Michel Goulet, les corps des nageurs, égarés sous la ligne d'horizon, de Betty Goodwin. Comme elle le sera par les théâtres de la cruauté de Monique Bertrand et les petits cercueils qui se chevauchent d'Alain Laframboise.

¹ Normand de Bellefeuille, *Catégoriques : un, deux et trois*, Montréal, Écrits des Forges, 1986, p. 29.